cambrésien est frappante: on pourra s'en convaincre par la citation suivante :

PARABOLE DE L'ENFANT PRODIGUE

EN DIALECTE DE CAMBRAI

11. Inn hom avau deux flus.

12. El pu josne di à sin père : Min père, don'em chou ki peut m'revnir d'vos bins. Et ch'père lieus a fé l'partage d'sin bin.

13. Deux trau jours après, el pus josnes d'chès doux infeèns, apré avoir rassenné tout chou k'il avau, s'in alla tout bin long, du ki disipa tout sin bin à faire ribotte.

14. Et après aaoir tout dépinsé, il arriva inne grèeade faminne dius ch'pa-is-la et i k'mincha a être dins inne grèende misère.

15. I li folut donc partir, i s'mit garchon d'cour d'in cinsier de ch'pa-is-la, pour warder chès pourchaux.

16. Et là drolà, il arau été bien age d'rimplir s'pinche aveu chès èzorces k'ches pourchaux miotteat. Mais personne ne l'i en donnaut.

17. A l'fin éteent r'vnu in li même, i dideau : Combin n'y a ti d'warlet d'min mon père ki out pus d'poin ki n'i faut !

18. I faut k'j'm'lève, k'j'voiche treuver min père et ke j'li diche: Min père j'ai pèché conte el ciel et conteur vous.

19. J'n'sus pus d'inne d'ète hukè vos flus. Traitèème ème en de vos varlets ki son à vos gages.

20. I s'a donc levé et s'a in allé trouver sin père. Kein k'il étau encore bin long, sin père l'apperchot et z'intrailles fur't'émuss d'pitie, et in coréant à li i se rua à sin co. et il l'bagea,

21. Et sin fiu li dit insin : min père, j'ai pèché conte el ciel et conteur vous. Je n'sus pu dinne d'ètè hukè vos flus.

. . . . . .

Quand au lillois nous pensons inutile d'en faire des citations : car l'on sait que l'idiôme de *Brûle-Maison* était parfaitement compris des tourquennois.

Nous ne possédons aucun écrit dans notre dialecte local. Il existait autrefois un manuscrit sur les pèlerinages des environs ; mais quelques personnes pieuses ont cru devoir conseiller de le brûler, parce que la naïveté du récit des choses religieuses prêtait à la plaisanterie.

Le tourquennois, le lillois et le cambrésien ont donc la même origine et proviennent du rouchi, du picard et du wallon, dialectes de la langue d'oïl, l'une des branches de la langue romane, formée des débris du celtique, du latin et du tudesque, comme nous l'avons dit : ainsi « Le patois.... n'est autre chose » chose que l'ancienne langue populaire, » c'est-à-dire la véritable langue française, » notre langue primitive, qui s'est déposée » au fond de la société, et y demeure immo» bile. » (GÉNIX. — *Des variations de la langue française*, p. 229.)

Le latin fut longtemps la langue officielle de notre pays. C'est vers l'an 1200 seulement et à Tournai que l'on rédigea les premiers actes publics en français.

Plus tard et principalement sous le règne de Louis XIV, la langue parlée dans les grandes villes s'épura de plus en plus et le patois ne fut plus usitée que par le peuple et dans la campagne.

A Tourcoing, l'on parla longtemps le langage de nos pères, et aujourd'hui, bien que le patois soit relégué parmi les ouvriers, tous les habitants le comprennent et bon nombre s'en servent dans leur intimité, préférant s'entretenir dans leur idiome. Aussi le tourquennois pourrait presque lire à livre ouvert les auteurs du XIIe et XIIIe siècle, écrits sur le dialecte romano-picard. Du reste, à part une prononciation lourde, désagréable et indéfinissable, surtout dans l'énonciation de certaines diphtongues, notre patois a conservé peut-être mieux que les autres l'usage des vieux mots, dont parfois les dérivés significatifs et énergiques ne manquent pas de mérite.

CH. ROUSSEL-DEFONTAINE.

MADAME BOULARD

A A. LIONNET

A peine eut-il atteint sa vingt-troisième année
Que notre ami Boulard se dit:«L'heure est sonnée ;
Je veux me marier, mais de très bonne foi.
Il me manque un logis, une table, ua chez moi.
Ma femme sera jeune et suffisamment belle ;
Modeste, c'est urgent ; économe, il le faut ;
Nous mangerons fort peu, nous percherons très-[haut,
Et nous vivrons tous deux de mon violoncelle.»

Qu'était-il, ce Boulard qui s'exprimait ainsi ?
— Artiste ? — Vous l'avez deviné, Dieu merci.
Je puis bien ajouter tout bas que c'est un maître
Et, si vous pratiquez Beethoven et Mozart,
Certes vous n'êtes pas sans connaître Boulard;
Mais le pontife alors n'était qu'un petit prêtre.

Le lendemain, notre homme, ayant fort mal dormi,
Voulut sur son projet consulter un ami.
Il s'en alla trouver, dans le plus grand mystère,
Son compagnon Robin, ci-devant clerc-d'huissier,
Plus tard clerc de notaire, et depuis très-notaire...
Mais le soldat alors n'était pas officier.

« Je voudrais, lui dit-il, avoir une famille,
Un intérieur calme où l'on puisse être heureux.
Si tu savais le nom de quelque honnête fille
Qui voulût me donner ce paradis à deux,
J'unirais volontiers ma fortune à la sienne...
Fortune, entendons-nous... Mais qu'à cela ne [tienne :
N'ayant rien au soleil, je ne prétends à rien.
Pourtant, je te le dis, puisque tu le sais bien,
Je gratte gentiment sur un violoncelle :
J'ai gagné l'an dernier mille écus. Tu comprends
Que j'irai l'an prochain à quatre mille francs.
Si donc tu connaissais, parmi ta clientèle,
Une famille, là, sans morgue et sans façon,
Qui ne ferait pas fi d'un brave et bon garçon,
Je serais fort heureux de t'avoir pour complice,
Et mon ami Robin m'aurait rendu service.»

Que répondit le clerc, qui n'était pas un sot ?
« Tu prendrais, toi Boulard, une fille sans dot ?
Es-tu fou ? Tu vaux mieux que cela, mon bon-[homme.
Ton talent représente une certaine somme,
Et nous pouvens trouver... Au fait, oui, pour-[quoi pas ?
J'ai ton affaire en main... la mercière d'en bas,
La fille de monsieur Bonnardeau qui demeure
Dans la maison... Tu vois d'ici le magasin.
Tu vas juger de tout par toi-même, et sur l'heure
Je cause avec le père à titre de voisin.
Descendons. » Nos amis, sous prétexte d'aiguilles,
Entrèrent, Au comptoir étaient trois jeunes filles.
« C'est la petite brune à droite.» On échangea
Quatre ou cinq mots : « Comment la trouves-tu ? [— Fort belle.
— Cela te convient-il ? — Oui je l'aime. — Déjà ?
— Je l'aime, et je n'aurai pas d'autre femme [qu'elle.»
Et les deux bons amis, en se serrant la main,
Se dirent tour à tour :« A demain !— A demain !»

Le matin revenu, notre apprenti notaire,
Ayant pris ses gants neufs et son air important,
S'en alliait demander Angélique à son père.
« Angélique a, Monsieur, vingt mille francs comp-[tant.
Qu'apporte votre ami ?— Monsieur, il est artiste...
— C'est beau pour son état ; mais quel est son [avoir ?
— C'est un garçon d'honneur, de talent et d'es-[poir ;
Il est compositeur et violoncelliste.»

Ils auraient pu longtemps marcher de ce pied-là
Sans parvenir jamais à se rejoindre en route.
A la fin cependant le commerçant parla
De façon à ne plus laisser le moindre doute :
« Je vous ai dit, Monsieur : vingt mille francs [comptant.
Je pourrais de mon gendre en exiger autant ;
Mais je veux avec vous me montrer plus facile :
Qu'il en ait seulement douze et même dix mille,
Et nous en causerons. Mais vous comprenez bien
Que je ne puis donner vingt mille francs pour [rien.»
Robin convenait bien à part que le bonhomme,
Etant père et mercier, n'avait pas tort en somme ;
Mais il ne se tint pas pour battu. Les deux voix
Se croisaient tour à tour ou parlaient à la fois:
On eût dit d'un duo de trombone et de fifre.
A la fin, Bonnardeau, baissant toujours son chiffre,
Dit : « Qu'il ait seulement cinq mille francs de [dot,
Et ma fille est à lui. Voilà mon dernier mot.»

Boulard qui se tenait au prochain réverbère,
Apprit l'ultimatum de son futur beau-père,
Peut-être croyez-vous qu'il en fut atterré ?
Non ; il dit seulement : « C'est une forte somme,
Mais, puisqu'il faut l'avoir, eh bien ! soit, je [l'aurai !
En devenant avare au lieu d'être économe,
En me couchant plus tard, en me levant plus tôt,
Dans trois ans, sou par sou, j'aurai tout ce qu'il [faut.»

De ce jour commença, pour notre pauvre artiste,
Une existence encore plus étroite et plus triste.
Partout, du sud au nord, du couchant au levant,
A pied, en omnibus, par la pluie et le vent,
Pour gagner un cachet quelquefois misérable,
Il courait, oubliant l'heure de ses repas,
Déjeunant au hasard ou ne déjeûnant pas.
Metier humble et piteux ! mais sur tous honora-[ble !
Puis ne voyait-il pas au bout de son chemin
Une fée en jupon qui lui tendait la main ?
Angélique était là, comme dans un nuage,
Qui lui montrait de loin l'oasis du ménage,
Un logis, des enfants, le present et l'espoir,
La gaîtée du matin et le repos du soir ?
Puis, quoique professeur, il aimait la musique,
Et quelques vieux amis de l'ecole classique
Venaient tous les jeudis chez les époux Boulard
Jouer des quatuors de Haydn ou de Mozart.

Après un an passé de cette vie austère,
Il compta dans un coffre, appelé secrétaire,
Tant en argent qu'en or, environ mille francs.
Il put se dire alors : « Ce sera dans quatre ans ! »
Car, pour croire qu'il eût placé pareille somme
En obligations de l'Espagne ou de Rome,
Point... Le gouvernement le plus accrédité
Ne lui pouvait offrir assez de sûreté.
Que dis-je ? les billets de la banque elle-même
Ne lui représentaient qu'un dangereux emblème.
Non, il n'avait de foi que dans l'argent et l'or:
Le soir et le matin il comptait son tresor ;
Puis du matin, au soir il parcourait la ville
Et regardait passer les saisons à la file,
En disant au soleil, comme un mahométan :
« Dans quatre ans, dans trois ans, dans deux ans, [dans un an ! »

Maintenant abordons cette dernière année.
Les choses ont suivi la peute destinée.
La tranquille Angélique, assise à son comptoir,
Voit les jours s'écouler sans trop s'en émouvoir.
Le mercier Bonnardeau, bon marchand et bon [père,
Ne dit rien à sa fille et fait son inventaire.
Mais notre petit clerc, allons-nous l'oublier ?
Non, certes, car il a depuis le mois dernier
Contracté mariage et traité d'une étude.
Les deux marchent de pair : c'est la vieille habi-[tude.
Avait-il acheté pour pouvoir contracter ?
Avait-il contracté pour pouvoir acheter ?
Je ne sais : il sera toujours quelques mystères
Entre la Providence et messieurs les notaires

Un jour, maître Robin reçut en déjeunant
Un billet qu'à sa femme il lut incontinent :
« C'est fait, c'est fait, c'est fait ! La somme est [reunie.
Présente mes respects à madame Eugénie.
Que je ne connais pas... J'ai les cinq mille [francs !
Angélique est à moi... tu comprends, tu com-[prends !
Je te les porterai ce soir sur les six heures,
Pour dîner avec vous. Amitiés les meilleures.
Quand je songe qu'avant quinze jours (au plus [tard)
On va dire : « Monsieur et madame Boulard !»
L'auteur avait omis de signer cette lettre,
Mais la forme et le fond l'ont fait assez connaître.

Boulard donc, vers midi, s'étant donné congé,
Partit d'un pas dispos et d'un air dégagé.
Il avait enterme le tout dans cinq sacoches,
Il marchait l'œil au guet et les mains sur ses [poches.
Il ne vit ce jour-là que des hommes jaloux.
Les plus calmes bourgeois lui semblaient des [filous.
Il crut que le metal sur son front devait luire ;
Il entendit entre eux tous les passants se dire :
« Assurément cet homme est porteur d'un tresor ;
Il est tout cousu d'or, il sent l'or, il est d'or ! »
Il s'arrêta devant une de ces boutiques
Pleines d'antiquités, tant modernes qu'antiques.
Il disait à part soi : « Que je le veuille ainsi,
J'achèterai cela, j'achèterai ceci.
Tout à coup il se hâte, et s'appuie et chancelle :
Son être s'est fixé sur un violoncelle
Usé, noirci, crasseux, délabré, vermoulu,
Mais sur lequel ses yeux et son cœur avaient lu :
« Guernerius à vendre, occasion unique.»
Avant que d'y penser il fut dans la boutique.
« C'en est un ! se dit-il intérieurement,
Combien prétendez-vous vendre cet instrument ?
— Cinq mille francs, Monsieur. — Cinq mille [francs ?... cinq mille ? »
Il fit un grand effort, un effort inutile,
Pour éclater de rire et reprit en fausset :
«Cinq mille francs, Monsieur, savez-vous ce que [c'est ?
C'est cinq ans de soucis, de labeurs et de peines,
Le sang de la jeunesse et l'espoir des vieux jours.
Le prix de mon talent, la dot de mes amours,
La sueur de mon front et le sang de mes veines !
Et vous voulez, Monsieur, par un calcul méchant...
— Pardon, je ne veux rien, répondit le marchand.
— Mais que rabattrez-vous, enfin, de cette somme ?
— Rien. J'ai pris rendez-vous avec monsieur Fran-[chomme ;
Nous sommes en marche. Si vous voulez le voir.
Vous n'avez qu'à l'attendre, il doit venir ce soir.
— Monsieur, vous spéculez sur ma stupide envie ;
Vous me torturez l'âme et me prenez la vie.
Non, non, non, cent fois non ! »

Il sort du magasin

Eperdu, furieux. Sur le trottoir voisin,
Parmi d'autres passants, était un petit homme.
« C'est lui ! je n'en sais rien, mais c'est lui, c'est [Franchommme ! »
Il rentre comme un fou. « Je le prends, je le prends !
Cet objet est à moi. Voici cinq mille francs.
Comptez. — Où voulez-vous, Monsieur, qu'on vous [l'envoie ?
— Envoyer ? Non, Boulard ne laisse pas sa proie.
— Faut-il faire venir le portefaix du coin ?
— Mille remerciements, je ne vais pas très loin.
Aidez-moi, s'il vous plaît... Non, là, sur mon épaule.
Merci. Bonjour. — Bonjour. » Ce jeune homme est [bien drôle.
Dit tout bas le marchand. Plus d'un passant surpris
Examina Boulard, qui traversait Paris
Avec son chargement. Au bout de trois quarts [d'heure,
Il vit les panonceaux désignant la demeure
De son ami notaire. Il monte l'escalier,
Arrive sans arrêt au troisième palier,
Et sonne. Un domestique en habit carmelite
Lui demande son nom. l'objet de sa visite :
« Hein ? Annoncerait-on chez Robin par hasard ?
Annoncez-donc : Monsieur et madame Boulard.»

Gustave Nadaud.

BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

Le nouveau port de Buenos-Ayres

M. Rouvier, ministre de France près de la République Argentine, adressait dernièrement les indications suivantes sur un projet de création d'un nouveau port à Buenos-Ayres. La question n'est pas sans intérêt pour les négociants importateurs de nos places :

Le port de Buenos-Ayres est devenu l'un des plus importants du monde ; il est, cependant sous tous les rapports, dans des conditions particulièrement défectueuses. Les paquebots d'ouremer mouillent à une distance de 12 milles de la terre, ce qui entraîne pour l'embarquement et le débarquement des difficultés et des frais qui ajoutent considérablement au prix de transport des marchandises.

Les travaux de canalisation et de dragage ont été poursuivis à l'embouchure d'une petite rivière qui se jette dans la Plata à une lieue environ au sud de Buenos-Aires. Mais le chenal de ce port appelé la Boca del Riachuelo est étroit, la passe est difficile et les navires à voile ou les petits vapeurs se risquent seuls à accoster. Quelques transatlantiques ont tenté l'épreuve : elle a réussi aux uns, d'autres ont échoué et ont été immobilisés pour plusieurs jours.

Depuis longtemps on se préoccupe de créer un véritable port à Buenos-Aires et d'y creuser des bassins qui pourront recevoir les paquebots. De longues études ont été faites et recommencées. Elles ont soulevé d'ardentes polémiques.

Aujourd'hui l'on est pressé par la nécessité. Une ville riche, la Plata, capitale de la province de Buenos-Aires est sortie en trois ans de terre avec les apparences d'une grande cité. Elle ne compte pas moins de 30 à 40.000 âmes et menace la prospérité de Buenos-Aires. Un ingénieur hollandais éminent, M. Waldorp, qui s'était signalé par d'importants travaux à Amsterdam et à Batavia, est sur le point d'y terminer une œuvre gigantesque. Au moyen de deux canaux parallèles d'une longueur de 5 kilomètres dans l'intérieur des terres et d'une double jetée qui s'avance jusqu'à 5 kilomètres dans la mer, les navires pourront arriver dans de larges bassins aux portes mêmes de la Plata.

Ce travail coûtera une somme de 50 millions de francs, la moitié de ce qui est reconnu nécessaire pour construire un port à Buenos-Aires. D'autre part, le gouvernement de la province a pris des dispositions pour que l'embarquement et le débarquement des marchandises s'effectuent dans les conditions les meilleures de bon marché. On calcule qu'il résultera une économie de 5 à 6 fr. par chaque tonne de marchandises débarquées à la Plata plutôt qu'à Buenos-Aires. Il est probable que le commerce cherchera à réaliser cette économie importante et à se transporter à la Plata, s'il doit rencontrer toujours à Buenos-Aires les difficultés et les frais d'embarquement qu'il y rencontre aujourd'hui.

Pour parer à cette éventualité, le pouvoir exécutif adopta, il y a deux ans, le projet qui lui était présenté par M. Madero et qui tendait à la création d'un port à Buenos-Aires. Le congrès l'autorisa à donner sa garantie à un emprunt de 100 millions de francs auxquels sont évaluées les dépenses.

M. Madero se rendit une première fois à Londres pour réaliser ce capital. Mais il s'y présenta à un moment où le cours forcé était rétabli ici, et où l'on financier de la République Argentine traversait une période de crise.

Depuis, son projet a soulevé de nombreuses objections. On en a fait la part et aujourd'hui que le crédit argentin se rétablit, que la confiance qui se manifeste à l'ouverture de chaque nouvelle période présidentielle se montre à nouveau, M. Madero est à la veille d'entreprendre un nouveau voyage en Angleterre pour y contracter son emprunt. Il est à désirer qu'il réussisse; car notre commerce d'exportation n'a qu'à gagner à la réalisation de toute entreprise qui diminuera le prix de revient de nos marchandises. Les travaux doivent commencer dans un délai de six mois.

Laines

MELBOURNE, 25 septembre.

Circulaire mensuelle de M. Goldsborough. — Les transactions du mois, ne se composaient que des laines dégraissées de Darling : elles eurent lieu le 17 courant ; une grande animation a régné pendant ces ventes.

Les catalogues comprenaient 860 b. lesquelles ont été enlevées à prix pleinement satisfaisants : les toisons bon ordre ont obtenu de 18 3/4d à 19 1/4d et les bouts de toisons 16 1/4d par lb.

Mercredi prochain un catalogue d'environ 2500 b. sera présenté; il se composera principalement de laine Darling, de l'année précédente, et pourra être considérée comme l'ouverture de nos ventes, attendu qu'il s'y trouvera aussi plusieurs lots de nouvelles laines.

Nos dernières dépêches de Londres, relativement à la série de vente de laines coloniales, annoncent une demande vive dans toutes les sortes et des prix raidissants.

Depuis l'ouverture des ventes, une amélioration de 10 0/0 environ a pris place, et les valeurs, comparées au cours de la cloture des dernières ventes, ont monté de 1/2d à 2d par lb sur les merinos suints, 3d sur les défectueux, et 4d pour les bons dégraissés, 1 1/2d à 2d sur les croisés fins, et 1d à 2d sur les gros croisés.

A la date du 14 courant, 85,500 b. avaient été vendues, le total disponible étant de 265,000 b.

Bien que les prix annoncent une tendance à la hausse, nous recommandons à nos amis qui expédient dans nos colonies, de hâter l'arrivage de leurs laines, afin de profiter des avantages qu'offre le marché actuel ; sans doute, la perspective de novembre est excellente; mais d'ici là, il est impossible d'assurer si elle se maintiendra, et nous aurons nous-mêmes plus de confiance en stabilité, si les valeurs étaient montées d'une manière plus graduelle et plus régulière, et en conséquence, nous jugeons prudent, de réaliser le plus vite possible.

La neuvième exhibition des moutons australiens, par l'association des éleveurs a eu lieu, comme toujours, les 23 et 24 courant : le nombre des sortes de laines exposées s'est encore accru, sauf en laines longues, lesquelles étaient représentées en moins de numéros que l'an dernier, les merinos figurant 220 fois, parmi lesquelles on distinguait quelques spécimens merveilleux des colonies environnantes.

Le premier prix a été décerné à MM. Farland Bros de Barooga, N. S. W. pour un mouton de Vermont 3/4 élevé.

Cet animal est plutôt d'apparence australienne qu'Américaine; la laine touffue et un peu courte, et la toison de bonne qualité, forment dans l'ensemble, un très beau specimen du mouton merinos.

Le premier prix pour agneau a été enlevé par M. Charles Aylwey, de Warranook, l'animal était de pâturage, et n'avait que deux dents, la laine en état touffue, belle et solide, surtout en dessous.

Les autres prix ont été accordés à MM. Tios Dowling et fils de Jeralalbai, MM. Wm. Cumming et fils du Mont Fyans, MM. S. M. Canghey de Coonouy N. S. W. et M. Charles Gray etc.

Une prime de 500 guinées a été accordée au lot prix, 150 guinées au 2e prix, et 100 guinées au 3e prix.

La situation reste satisfaisante pour la saison, et la perspective pour l'été prochain ne laisse rien à désirer; le change sur Londres est coté à 1/4 0/0 d'escompte tiré, et 1/2 0/0. en plus, par chaque 30 jours additionnels.

Les frets de Londres par voilier sont de 3/8d pour les suints, et 1/2d pour les laves.

Les cours par steamer via Suez, sont de 1/2d et 3/8d pour les suints et laves, respectivement.

CHAMBRE DES DÉPUTÉS

(De nos correspondants particuliers et par FIL SPÉCIAL)

Séance du samedi 6 novembre

Présidence de M. FLOQUET, président.

La séance est ouverte à 2 heures.

M. Jules Ferry présente une observation sur le procès-verbal au sujet du programme électoral des députés. Ce programme a parlé non de l'impôt sur le revenu, mais de l'impôt sur les revenus, ce qui implique une idée toute différente. Le volume des programmes, professions de foi et engagements électoraux tranche la question et montre que les députés des Vosges ont émis la pensée qu'il y avait lieu, tout en repoussant le principe de l'impôt unique et progressif, d'étudier un impôt qui atteindrait certaines sources de revenus qui ne sont pas atteintes par l'impôt.

Le procès-verbal est adopté.

M. Gaudin de Vilaine qui se proposait d'adresser une question au ministre des affaires étrangères renvoie cette question à la discussion des crédits pour les protectorats.

LE BUDGET

L'ordre du jour appelle la suite de discussion du budget de 1887.

Discours de M. Raoul Duval

M. Raoul Duval partage l'opinion des orateurs qui ont déclaré que le budget devait être équilibré au moyen d'économies et non au moyen d'impôts nouveaux. Ces orateurs ont justifié cette opinion par des détails très complets et il suffit aujourd'hui de constater les résultats généraux. Il est heureux qu'on ait fini avec ce optimisme inébranlable qui contestait tout déficit. On reconnaît désormais qu'on a poussé les dépenses bien au delà des recettes, le moment est donc venu d'arrêter les dépenses.

Depuis dix ans, les recettes ont augmenté, mais les dépenses ont augmenté dans une proportion beaucoup plus grande. L'embarras ne provient pas que de ce que l'Etat a moins reçu, mais de ce qu'il a trop dépensé. (Très bien ! à droite).

L'orateur rappelle l'opinion de M. Germain qui a réuni dans un tableau d'ensemble tout ce que l'Etat a reçu et dépensé, duquel est résulté qu'en dix ans nous avons dépensé 4.888 millions de plus que nous n'avons reçu. Il a de même établi le chiffre des emprunts contractés dans les mêmes époques, et qui s'élève à 4.781 millions, c'est-à-dire qu'on dépense tous les deux ans à peu près 500 millions de plus qu'on ne reçoit.

Cette situation ne peut durer. On a dit que le crédit public ne paraissait pas s'en inquiéter: mais jusqu'à présent on avait pu croire que ces critiques étaient inspirées par la malveillance politique. D'ailleurs le cours de la rente est dans la main de la spéculation et beaucoup de capitalistes recherchent précisément la rente dans les périodes où le mauvais état des affaires ne permet pas d'autre placement.

L'augmentation de l'encaisse de la Banque de France n'est pas un signe de prospérité, les 2 milliards 1/2 dont il se compose actuellement attestent la stagnation des affaires et il est impossible en effet de continuer les opérations commerciales quand on est écrasé d'impôts.

La diminution des transports, facile à constater par les recettes des chemins de fer, est encore une preuve du ralentissement de la production; le fait est d'autant plus significatif qu'il n'est pas récent. En 1885, malgré une augmentation de 1.000 kilomètres, les recettes ont baissé de 40 millions; la navigation a un peu repris cette année, mais après avoir beaucoup baissé dernière.

L'honorable M. Wilson, dans son rapport, présente le budget avec un merveilleux talent de mise en scène mais il faut aller au fond. C'est avec raison que M. le ministre des finances voulait assurer ses moyens de trésorerie. La commission a repoussé l'emprunt et la conversion des obligations sexnaires. Elle repousse également la surtaxe sur les alcools, mais elle propose un impôt sur le revenu et un impôt sur les libéralités testamentaires ; elle n'accepte pas la suppression du budget extraordinaire, et elle conclut à une nouvelle émission d'obligations à court terme.

En 1876, M. Gambetta a proposé l'impôt sur le revenu à la commission du budget, mais c'était en supprimant les autres impôts ; c'était une doctrine, un système, ce n'était pas un expédient. On a aussi parlé de l'impôt sur le capital, mais il paraît de nature à inquiéter le crédit, et si on se décidait à le mettre en œuvre, on s'exposerait à ajouter une nouvelle forme de capital à toutes celles qui existent déjà le capital fuyard.

Pour faire accepter l'impôt sur le revenu, on l'a fait tout petit, on dit que ce n'est qu'un impôt de statistique : mot dangereux, car le registre des déclarations pourrait devenir, à un moment donné, un registre de proscription.

L'impôt proposé sur certaines dispositions testamentaires est un impôt inique, parce qu'il frappe des situations intéressantes ; il ne serait pas admissible d'augmenter légèrement les droits de succession en ligne directe, mais à condition de défalquer les dettes de l'actif. Il fallait aussi affranchir de tous droits les petits héritages comme on le fait en Angleterre pour les successions qui ne dépassent pas 2,500 fr. nets.

L'orateur repousse la surtaxe sur les céréales comme un nouvel impôt. Une bonne politique s'impose et il en appelle à tous les partis de la Chambre, qui se doivent des concessions réciproques. Il reproche à ses collègues des gauches de n'avoir pas accepté dans le giron de la République tous les dévouements toutes les bonnes volontés. (De nombreuses interruptions arrêtent l'orateur).

L'orateur maintient que si les républicains ne cessent pas leurs scissions, la République est fatalement vouée à la ruine.

La grande faute de la droite est d'autoriser le pays à croire que la République est provisoire.

L'orateur prend l'engagement solennel de servir la République, si elle oublie les haines si elle veut travailler à la prospérité du pays.

L'orateur cite Chateaubriand, Lacordaire qui se sont ralliés à la République et il rappelle que, dans aucune profession de foi des membres de la droite ne mirent en question la forme du gouvernement (Mouvement). Le suffrage universel, dans ses dernières manifestations a démontré qu'il entendait conserver la République.

M. Cuneo d'Ornano dit : Faites appel au peuple !

M. Dufour reproche à l'orateur sa désertion.

M. Raoul Duval déclare qu'il plaint ceux qui ne marchent pas avec les événements et il s'élève avec indignation contre ceux qui disent : Obstruez quand même !

L'orateur termine en disant qu'un jour viendra où le pays saura bien discerner ceux qui auront travaillé pour la grandeur et la prospérité de la France. (Triple salve d'applaudissements à gauche.)

La séance est suspendue.

M. de Douville-Maillefeu déclare que l'occasion qui se présente est excellente pour amener la droite à la République. Tout le monde demande à modifier le budget dans le sens des économies ; il est facile au gouvernement de donner satisfaction et de concentrer les forces républicaines.

L'orateur combat le budget extraordinaire.

Il propose la conversion comme moyen de créer des ressources et repousse la surtaxe sur les blés; les nations monarchiques ayant refusé d'imposer le pain il espère que la démocratie ne le fera pas.

La suite de la discussion est renvoyée à mercredi.

La séance est levée à 5 h. 55.

NOUVELLES MILITAIRES

Gardes d'artillerie. — Les candidats dont les noms suivent ont été admis au stage préliminaire de garde d'artillerie : MM. Buisson, adjudant au 22e d'artillerie : Cerister, adjudant au 15e d'artillerie : Dufaux, adjudant au même régiment ; Hennequin, adjudant au même régiment ; Pruvost, adjudant au même régiment ; Guilpain, sous-chef artificier au 27e d'artillerie, Legay, chef-artificier au 17e, détaché à la commission d'expériences de Calais.

LES TIRAGES ANTICIPÉS des emprunts de Bruxelles. — Samedi 6 novembre 1886. — *Emprunt de 1874.* — A 9 heures 1/2 du matin, tirage du 20 janvier 1887. — 24 obligations à primes, remboursables le 1er mai 1887.

Le n° 282721, remboursable par 25,000 fr.; le n° 329961 par 3,000; les n°s 393127, 654166, par 1,000; les n°s 47499, 99658, 159656, 283541, 367914, 388985, 475758, 538114, par 500; les n°s 78384, 90665, 129189, 236327, 461171, 503571, 514785, 517920, 605125, 673191, 675379, 711361, par 250.

Emprunt de 1879. — A 1 heure de relevée, tirage du 24 décembre 1886. — 15 obligations à primes, remboursables le 15 juin 1887.

Le n° 495185, remboursable par 25,000 fr.; Le n° 619491, remboursable par 2,500; Le n° 83085 remboursable par 500 ; Les n° 8396, 272159, remboursables par 250 ; Les n° 16521, 126766, 189879, 210156, 211869, 242316, 255201, 257195, 376507, 623849, remboursables par 150.

Emprunt de 1879. — A 1 heure de relevée, tirage du 25 février 1887. — 15 obligations à primes, remboursables le 15 juin 1887.

Le n° 449618, remboursable par 50,000 fr.; Le n° 635639, remboursable par 2,500 ; Les n° 202331, remboursable par 500 ; Les n° 14299, 331809, remboursables par 250 ; Les n° 4779, 71299, 89945, 145540, 229-5, 245652, 290181, 357651, 411951, 541169, remboursables par 150.

Emprunt de 1879. — A 1 heure de relevée, tirage du 25 avril 1887. — 15 obligations à primes, remboursables le 15 juin 1887.

Le n° 192721, remboursable par 25,000 fr.; le n° 52763, par 2,500; le n° 275450, par 500 ; les n° 75185 188097, par 250; les n° 101451, 251722, 290869, 365577 386318, 452491, 515095, 571441, 622054, 641641, par 150.

CHRONIQUE LOCALE

ROUBAIX

Une grève partielle s'est déclarée samedi après-midi dans le tissage de M. Louis Serepel fils, rue des Filatures. Le salaire d'un certain nombre de tisserands ayant été augmenté, les autres ouvriers demandent qu'on les traite de même, et réclament le renvoi d'un employé.

Wattrelos. — Quelques journaux de Lille ont parlé d'une rixe grave survenue lundi, selon les uns, mardi, selon les autres, dans un estaminet de Wattrelos.

Le fait est de si peu d'importance qu'il était passé inaperçu, et il ne comporte, en aucun façon les conséquences que lui donnent ces feuilles trop bien renseignées.

Le mardi, 26 octobre, le sieur Pierre D... fut frappé à la tête d'un coup de poing par un jeune homme, Jules Siélens, qui prit aussitôt la fuite en Belgique. Ce dernier, qui doit de l'argent à Pierre D..., s'était trouvé froissé de ce que son créancier lui avait rappelé sa dette. C'est le seul motif de son agression.

Loin d'avoir été laissé pour mort sur la route, Pierre D... vint porter plainte lui-même, et un rapport fut envoyé à Lille.

L'état du blessé fut considérablement aggravé dans le certificat médical joint au rapport, et M. Legrand, juge d'instruction, qui se rendit sur-le-champ à Wattrelos, et non pas dans les premiers jours de la semaine, comme on l'a dit, a trouvé le blessé dans un parfait état. Son travail n'en a pas souffert, du reste, et il ne s'est agi, en cette occasion, que d'une de ces rixes, absolument sans importance, ni intérêt, dont tous les jours nous avons des exemples et que nous négligeons de mentionner.

Un commencement d'incendie s'est produit, jeudi soir, vers sept heures et quart, chez M. Moreau-Meurisse, marchand de laine, rue du Chemin de Fer.

La lampe à pétrole qui éclairait le magasin, baissant, faute de combustible, Mme Moreau, la prit afin de l'arranger. Par malheur, la lampe lui glissa des mains, tomba, se brisa en mille morceaux, et au même instant une flamme gigantesque s'éleva, trouvant une prise facile dans les marchandises qui encombraient le magasin. Mme Moreau affolée, courut vers la porte en criant : « Au feu ! » Des passants n'eurent pas de peine à enéantir ce commencement de sinistre, et, à sept heures et demie, toute trace de danger avait disparu.

Les pertes sont évaluées à cent cinquante fr.

De grands malheurs ont été évités. Non seulement, en effet, le feu eût pu prendre aux vêtements de Mme Moreau, mais encore, si la lampe était tombée vers le fond du magasin, au lieu de rester vers l'entrée, une petite affligée, qui s'y trouvait, et qui est dans l'impossibilité de faire un mouvement, aurait pu être grièvement brûlée.

TOURCOING

Conseil Municipal. — La 4e session ordinaire de 1886, dont la durée est de 6 semaines, commencera mercredi prochain. Voici les affaires qui, entre toutes autres, s'il y a lieu, seront ou paraissent susceptibles d'être appelées dans le cours de la session.

Dépenses imprévues : Emplois faits sur le crédit depuis la dernière session. — Hospices civils : Budget de 1887. — Avis. — Bureau de Bienfaisance : Budget de 1887. — Avis. — Location des boutiques et réserves des halles et des marchés de la boissonnerie. — Cahier des charges pour nouvelle adjudication. — Chemins vicinaux : Budget de 1887. — Budget communal de 1887. — Service des eaux : Compte de 1885. Budget de 1887: Série de prix pour travaux de fontainerie en 1887. — Exploitation du gaz: nouvelles canalisations à faire par emploi du crédit de 12,000 francs porté au budget de l'année courante.

Demande de bourse par un élève lauréat de l'école de peinture : main levée d'une hypothèque prise pour la gestion de l'ancien directeur du conditionnement. — Construction d'un bureau d'octroi et d'une bascule à la barrière des Francs. — Plans et devis. — Homologation. — Déplacement de la bascule du Tilleul. — Pavement du receveur municipal (nouvelle fixation pour 5 ans). — Frais d'actes, de purges et honoraires d'avocats et de conseils. — Supplément de l'art 128 du budget de l'exercice courant. — Sommes diverses dues pour exercices antérieurs. — Crédit.

Discussion des rapports. — Compte des fabriques d'églises en 1884. (Rapport fait par M. Dewyn). — Propositions d'ouverture d'une rue partant de la rue d'Anvers à la rue de Paris et d'une autre partant de la rue Delobel et aboutissant à l'angle des rues

---

FEUILLETON DU 8 NOVEMBRE 1886. — N° 67

CENDRINETTE

PAR A. BROT ET SAINT-VERAN

TROISIÈME PARTIE

LA MAISON DU PENDU

V

Le caboulot sinistre

(SUITE)

— Il fallait le dire tout de suite, répliqua Armande, cela aurait fait une économie de temps pour tout le monde. Allons, entre, monseigneur, continua-t-elle, et apprends-moi bien vite ce qui me vaut l'honneur de ta visite à pareille heure.

Raphaël en entrant, aperçut un groupe de cinq individus à face particulaires, buvant du vin horriblement bleu, assis autour d'une table de chêne fixée au sol sur quatre pieds massifs.

Une lampe en fer à trois becs éclairait la salle, qui était si vaste que les angles restaient dans l'obscurité. Ces cinq individus qui, tout en vidant leurs verres ; tiraient d'énormes bouffées de tabac de leurs pipes noircies par un long culottage, ne parurent pas s'apercevoir de la présence du nouveau venu, tant ils étaient absorbés par cette double occupation.

— Où est ton mari ? demanda Raphaël.

— Comme d'habitude, il est dans son coin accupé à rouler, répondit Armande en indiquant un des angles de la salle.

Raphaël tourna les yeux de ce côté, et il entrevit quelque chose de vague où se détachait une large tâche blanche.

La chose vague, c'était Von Graëf endormi; la tâche blanche, sa barbe retombant sur sa poitrine.

— Il y a donc du nouveau ? dit Armande en faisant asseoir son frère à côté d'elle, sur une sorte d'estrade qui avait la prétention de figurer un comptoir.

— Oui, j'ai à te parler d'une affaire qui pourra te rapporter des jaunets, répondit Raphaël ; mais pour cela il faut que nous soyons seuls.

— C'est-à-dire que je mette les pratiques dehors?

— Dame! ça me semble indispensable.

— C'est que mes pratiques sont de nature hargneuse; ils vont montrer les crocs si je leur intime l'ordre de déguerpir, et la chose ne se terminera pas sans une bousculade. Mais la Loutre est là. c'est un rude gaillard et il nous prêtera main-forte